"L'imaginaire est à l'imagination
Ce que le réel est à la perception."
par Jean-Marie ANDRÉ

Marie-Christine Rémmery

SCULPTEUR

Vieille Église.

Une maison cossue du début du siècle dernier, solidement plantée dans un parc d'époque arboré et gazonné des plus verts en cet après- midi pluvieux de printemps 2009. Un œil noir grand ouvert sur le monde, un large sourire, une parole lapidaire, Marie Christine Remmery nous accueille sur le perron de la maison en blouse blanche d'ambulancière. Un signe qui nous renvoie immédiatement et inconsciemment à la part importante de son activité présente à savoir accompagner son époux, le sculpteur, Jean Roulland dans sa maladie récente. Lui, il a le regard vif, pétillant, interrogatif et nostalgique que la magie d'une ardoise d'enfant permet de transposer en mots.

Au terme d'une conversation chaleureuse, sur fond de café régional, commence la visite de la salle d'exposition de Marie-Christine Remmery. La musique qui me vient immédiatement à l'esprit en y pénétrant est une musique funèbre berbère comme si celle-ci était inscrite dans le génome de l'artiste, génome qui comme tous les génomes ressemble à un patchwork des caractéristiques physiques et psychiques de nos ascendants. La pièce, maintenant inondée de lumière, est ceinte de sculptures de bronze. Elles représentent soit des têtes soit des momies partiellement enveloppées de leurs bandelettes laissant le visage à découvert. Un sourire s'est figé dans le bronze de certains visages nous rappelant peut être celui de l'artiste. Sur d'autres ce sera un rictus tragique Ces momies, assises et repliées sur elles mêmes, nous ramènent aux tombeaux de la Vallée des Morts sur les rives du Nil ou au Pérou en pays Inca. Pour mon petit fils, il est évident qu'il s'agit de Rascar Capac, la momie inca de *Tintin et les 7 boules de cristal* ! Mais toutes ces momies ont la même caractéristique, celle d'être à taille humaine nous rappelant ce que sont devenus nos ancêtres et ce que nous deviendrons nous même. A l'épicentre de la pièce un poisson imaginaire de grande taille, en bronze vert, nage dans la lumière devenue éclatante de cette espace funéraire. Le rectangle tracé par les sculptures avec en son centre ce poisson aérien nous rappelle que la sculpture est espace et volume dans un temps immobile. En voyant cela, je ne peux m'empêcher de me remémorer la scène finale du film des années 60 la Dolce Vita de Fréderico Fellini. Les protagonistes, au terme d'une déambulation nocturne, alcoolisée, enfumée et désespérée, foulent au lever du jour, le sable de la plage d'Ostie prés de Rome. Une baleine y est échouée et dans un lent plan-séquence, ils font le tour du cétacé